

Les Préfaces de Descartes

par
Joseph Marthan

Les dictionnaires étymologiques nous indiquent bien que préface vient de *prae* et de *fari*. Or en réalité, cet avant dire est plutôt un après écrire. toute préface est donc une postface. C'est lorsque l'auteur a fini son ouvrage, ou parfois même longtemps après sa publication, qu'il entreprend d'écrire sa préface. L'auteur alors se dédouble et assume un autre statut: de créateur il devient critique; critique privilégié certes, mais il ne saurait toutefois abolir la distance entre l'oeuvre originelle et le témoignage sur cette oeuvre qui s'inscrit dans la longue série des commentaires toujours recommencés qu'elle suscite.

Justicative ou polémique, laudative ou suppliante, explicative ou manifeste littéraire, défensive ou offensive, texte ou prétexte, la préface dans sa variété est aussi ouverte et accueillante qu'une auberge espagnole. Insignifiante ou parfois plus importante même que l'oeuvre qu'elle supplante, elle a besoin d'une multiple collaboration pour exister: celle de l'auteur qui peut s'en passer, de l'éditeur qui peut la couper ou la supprimer, du lecteur qui peut la sauter et parfois . . . du censeur qui peut l'interdire.

Christopher Morley, dans un des chapitres de *Shandygaff* qui s'intitule justement «Préfaces», note avec verve et humour les divers modes d'emploi des préfaces (229-37). Et il écrit trois préfaces à des livres imaginaires, trois pastiches du genre. Quand Descartes écrit les siennes dans la première partie du 17^e siècle, la tradition des préfaces est déjà bien établie. Bien qu'elle remonte à l'Antiquité, c'est à partir de la Renaissance que leur production et diffusion se généralisent (Kristeller 13-14). Depuis lors, leur nombre s'est tellement multiplié que des recueils consacrés aux seules préfaces ont vu le jour.

Coincée entre Charbyde, une bonne préface ne peut sauver du naufrage un mauvais livre, un bon livre n'a guère besoin de préface et Scylla, l'ennui qu'elle risque de susciter et dont Montaigne se plaignait déjà,¹ la préface doit justifier de son existence et démontrer qu'on ne peut la séparer de l'oeuvre qu'elle éclaire et même complète. Les grandes préfaces ne sont pas un hors d'oeuvre mais l'oeuvre même. Pour ne prendre qu'un exemple parmi d'autres, on ne saurait se passer des préfaces des classiques du Grand Siècle. Celles d'un La Fontaine, d'un Racine, d'un Molière illuminent leurs oeuvres. Un Corneille a profondément réfléchi sur l'art dramatique dans ses préfaces et examens. Comme leurs préfaces, celles de Descartes sont intrinsèques à l'oeuvre.

Avant de passer à l'analyse détaillée des préfaces de Descartes, il faudrait au préalable établir les textes que nous pouvons considérer comme des préfaces. Le Grand Larousse Encyclopédique mentionne au mot préface une dizaine de synonymes. Le mot ne colle pas nécessairement à la chose. Un avis, un avant-propos, voire une épître ou même une dédicace peuvent être assimilés, dans la mesure où ils éclairent un aspect de l'oeuvre, à des préfaces alors que des textes intitulés préfaces n'ont parfois pour but que de soutirer les deniers du mécène attitré (Kristeller 14-15). Nous appellerons donc préface tout avant texte. Comme nous allons le constater, chez Descartes ces avant textes portent différents noms. Les *Méditations*, par exemple, ne comportent pas moins de quatre avant-textes, mais ils ne sont jamais gratuits. Ils ajoutent toujours à notre compréhension de l'oeuvre cartésienne. L'exemple le plus éclatant est la lettre-préface de l'édition française des *Principes*, d'une importance capitale dans le corpus cartésien. Même les frontispices sont significatifs. Les titres au 17^e siècle, et même bien avant ou après, constituaient tout un programme. Ils livraient, dès l'abord, au lecteur la clé pour pénétrer dans l'oeuvre et même les changements intervenus dans la page d'un titre, d'une édition à l'autre ou lors de la traduction, sont révélateurs et fournissent de précieuses informations à l'historien de la littérature. L'exemple des *Méditations* est significatif à cet égard. La page de titre de l'édition de 1642

«Meditationes/ De Prima/ Philosopha/ In quibus Dei existencia, et animae/ humanae a corpore distincto,/ demonstratur» est bien différente de celle de l'édition originale de 1641 «Meditationes/ De Prima/ Philosophia/ in qua Dei existencia/ at animae immortalis/ demonstratur». D'une édition à l'autre, Descartes met en sourdine la démonstration de l'immortalité de l'âme. L'édition française de 1647 reprendra le titre de celle de 1642. Un autre changement entre les deux titres mérite d'être relevé: «Cum privilegio & approbatione Doctorum» a disparu dans la deuxième édition latine. Malgré l'épître qu'il leur a adressée en tête de l'ouvrage, Descartes attendait toujours l'approbation des docteurs de la Sorbonne qu'il n'a jamais reçue. Cette épître témoigne du souci constant de Descartes de ménager les théologiens car ce qu'il prise le plus au monde c'est la liberté de pouvoir travailler en toute tranquillité sans être harcelé et entraîné dans des querelles qu'il juge vaines et inutiles. Même un Abrégé peut aller au-delà de sa fonction de résumé. Ainsi, comme l'a noté Ferdinand Alquié c'est dans l'Abrégé de la seconde méditation que Descartes démontre l'immortalité de l'âme et non dans la méditation même (2: 401).

Nous analyserons à présent les différentes préfaces dans le sens large du terme que nous avons défini plus haut (c'est-à-dire les avant-textes) et en chercher les traits saillants et les leitmotifs. La valeur pédagogique des préfaces cartésiennes et le souci manifeste du philosophe d'explicitier son oeuvre, d'aider le lecteur et de le guider à la comprendre sont déjà présents dans la quinzaine de lignes par lesquelles il introduit le *Discours* et le résumé. Il y a de la part de Descartes une préoccupation constante de clarté et de précision, un désir aussi constant d'atteindre le lecteur dans un tête à tête. Descartes est à l'opposé d'un philosophe abscons qui écrit pour un groupe restreint de spécialistes. Nous allons voir que son lecteur idéal est tout le contraire de l'érudit pédant.

La Préface de l'auteur au lecteur des *Méditations* est la passerelle entre l'oeuvre qui la précède et celle que le lecteur va lire. C'est un intertexte qui renvoie aux deux questions de Dieu et de l'âme humaine que Descartes avait

déjà abordées dans le *Discours* mais qu'il va développer dans les *Méditations*. Il répond à deux objections qu'il estime pertinentes et qu'a suscitées le *Discours*. Finalement il suggère une lecture, mode d'emploi: le lecteur devra «méditer sérieusement» (2: 393) avec l'auteur, parcourir avec lui le même chemin. Autrement dit, la lecture du texte cartésien est une expérience spirituelle, un pèlerinage aux sources de la vérité où pour y accéder le lecteur devrait se libérer des préjugés et des erreurs des sens, causes de tous les errements. La lecture du texte cartésien s'apparente donc à une catharsis. Aussi le lecteur doit-il saisir l'ordre et la liaison des raisons de l'auteur et non «épiloguer sur chacune des parties» et «pointiller en plusieurs lieux» (2: 393). En d'autres termes, il faut lire avec méthode, méthode cartésienne s'entend, mise en évidence dans le *Discours*. La préface des *Méditations* est donc un rappel de l'oeuvre passée et un appel du texte à venir. C'est un jeu de miroirs où se reflètent les renvois.

Ferdinand Alquié n'est pas certain que le texte du Libraire au lecteur qui suit cette préface soit de Descartes. Quoi qu'il en soit, ce texte reprend le thème de la pédagogie de la lecture du texte cartésien. S'y ajoute cette réflexion «...parce qu'il (Descartes) avait remarqué que ses *Méditations* avaient été accueillies et reçues avec quelque satisfaction, par un plus grand nombre de ceux qui ne s'appliquent point à la philosophie de l'Ecole, que de ceux qui s'y appliquent» (2: 395). Le meilleur lecteur est un lecteur non averti, c'est-à-dire un lecteur sans idée préconçue.

Bien qu'il ne porte pas le nom de préface, on peut considérer que l'avant-propos au dialogue de *La Recherche de la Vérité par la lumière naturelle* en remplit les fonctions. Comme le prologue du théâtre antique il met en scène les personnages du dialogue et en expose le sujet. Il indique l'état d'esprit apte à rechercher la vérité et à la trouver, non seulement la première certitude fondamentale et irréductible à savoir le cogito, coeur de cette préface et fil conducteur de tout texte cartésien, mais aussi toutes les vérités qui en découlent et tout le savoir que l'esprit est capable d'embrasser (comme le décrit la belle métaphore de

l'arbre du savoir). Qui est «l'honnête homme» (2: 1105) tel que le décrit Descartes, pourvu de cet état d'esprit? Ce n'est pas l'érudit, celui qui a fréquenté les écoles, qui se réclame des Anciens et de l'Autorité, ce n'est pas celui qui récite son latin et son grec et dont la mémoire est encombrée par le poids mort des livres et de la tradition. Au contraire, tout ce fatras ne fait qu'obscurcir davantage la lumière naturelle déjà dévoyée par «la faiblesse des sens» et «l'autorité des précepteurs» (2: 1105). On retrouve dans toute l'oeuvre cartésienne ce leitmotiv qu'érudition n'est pas sagesse et qu'accumulation n'est pas connaissance. Le lecteur idéal, le candidat à la sagesse n'est pas Epistémon, l'érudit qui «sait exactement tout ce qui se peut apprendre dans les écoles», mais Poliandre l'honnête homme qui «n'a jamais étudié» (2: 1108) mais doué, comme tout un chacun, de la lumière naturelle et du bon sens, d'une intelligence plutôt commune «car les connaissances qui ne surpassent point la portée de l'esprit humain sont toutes enchaînées avec une liaison si merveilleuse, et se peuvent tirer les unes des autres par des connaissances si nécessaires, qu'il ne faut pas avoir beaucoup d'adresse et de capacité pour les trouver, pourvu qu'ayant commencé par les plus simples, on sache se conduire de degré en degré jusqu'aux plus relevées» (2: 1106). Pour l'érudit la tâche est plus difficile, s'il veut accéder à la sagesse et au vrai savoir il faut qu'il fasse table rase «pour se défaire des mauvaises doctrines dont il est préoccupé» (2: 1106). Le guide des égarés, le «sage» dont parle la préface n'est autre que Descartes qui, par personnage interposé, Euxode, applique dans le dialogue la méthode cartésienne. Encore une fois, nous voyons une caractéristique des préfaces cartésiennes. Cet avant texte non seulement introduit le texte de la *Recherche* mais reprend aussi les principes de la méthode cartésienne exposée dans les oeuvres qui la précèdent. Avec cette fois un souci évident dans la langue utilisée (le manuscrit original était écrit en français), la simplicité du vocabulaire emprunté à la conversation de tous les jours, un certain suspense propre à soutenir l'intérêt du lecteur et des images pour illustrer le propos. Cette préface et le dialogue qui le suit pourraient même servir de propédeutique à l'oeuvre cartésienne.

Si Poliandre, personnage fictif, est le bon étudiant que Descartes aurait voulu avoir, le lecteur—ou plutôt la lectrice—idéal et réel à la fois que Descartes a eu est la princesse Elizabeth avec laquelle il a entretenu une longue et belle correspondance. C'est à elle qu'il dédie les *Principes*. Dans son épître dédicatoire, il loue son aptitude aux mathématiques et à la métaphysique. Elle allie le meilleur de la science au plus haut degré de sagesse, un excellent esprit à l'art de bien l'utiliser. Et Descartes pourra la complimenter en toute sincérité « . . . je n'ai jamais rencontré personne qui ait si généralement et si bien entendu tout ce qui est contenu dans mes écrits » (3: 89). Ce qui suscite l'admiration de Descartes c'est que cette science et cette sagesse se trouvent réunies en une personne encore jeune. Mais aux esprits bien formés, la connaissance n'attend point le nombre des années. La jeunesse est même un atout car, à l'encontre de «quelque vieux docteur» (3: 90), elle n'est pas embarrassée d'une fausse érudition stérile. Cette dédicace est différente de celles dont parle Kristeller et dont le but était plutôt de flatter le protecteur. Celle de Descartes a un double intérêt. D'une part, elle nous renseigne sur la princesse Elizabeth: son portrait est certes élogieux mais vrai et de bonne foi. Alors que Descartes se plaignait des objections et des questions des savants qu'il trouvait inopportunes, il appréciait celles de la Princesse qui le stimulaient et le poussaient à aller plus loin. D'autre part, elle est substantielle car elle nous éclaire sur la conception de la sagesse cartésienne.

C'est en 1647, trois ans après la publication de cette dédicace et de ces *Principes* que Descartes publie à l'occasion de leur traduction par l'abbé Picot une «Lettre de l'auteur à celui qui a traduit le livre, laquelle peut ici servir de préface» (3: 769-85). Dès l'abord, Descartes nous informe des raisons qui l'ont poussé à «ajouter une préface qui leur [aux lecteurs] déclarât quel est le sujet du livre, quel dessein j'ai eu en l'écrivant, et quelle utilité on peut en tirer» (3: 769). Raison d'être de toute préface, ajouterons-nous, la plus succincte et la plus pertinente qu'on puisse donner. Cependant cette préface va au-delà même de ses intentions affichées. Quand Descartes la rédige il a

déjà derrière lui, à part le *Traité des Passions*, presque toutes ses oeuvres majeures. Ce qui lui permet de prendre du recul, de survoler son oeuvre, d'en montrer l'ordre et l'articulation et de se placer avec une légitime fierté comme le pionnier de la philosophie nouvelle. C'est aussi une préface-testament, habitée par la ferveur, lyrique même par endroits, imagée lorsqu'elle affirme la valeur suprême de la philosophie comme souverain bien et la joie qu'on en tire. Elle s'adresse en un style direct, par delà les professionnels de la philosophie, aux lecteurs non-initiés et aux générations futures à qui le philosophe laisse le soin de cultiver les nouveaux territoires qu'il a défrichés. En une quinzaine de pages seulement mais très denses, Descartes nous fait défiler son oeuvre philosophique et en même temps résume les principes de toute philosophie qu'on trouve présents à travers ses écrits. Dans cette préface Descartes nous livre la façon de lire son livre, et par extension son oeuvre, et les moyens d'y accéder «Je voudrais qu'on le parcourût d'abord tout entier ainsi qu'un roman, sans forcer beaucoup son attention, ni s'arrêter beaucoup aux difficultés qu'on y peut trouver» (3: 777).

La première partie de *La Description du corps humain et de toutes ses fonctions* est aussi intitulée préface. Ce qui montre bien l'importance que revêtait la préface aux yeux de Descartes, son insertion dans l'oeuvre même. La préface cartésienne n'est donc qu'une face du texte. C'est un écho qui se répercute d'oeuvre en oeuvre. Ainsi dès le premier paragraphe, Descartes souligne l'importance maintes fois réitérée de la médecine. Le programme qu'il lui assigne est toujours actuel «Je crois qu'on aurait pu trouver beaucoup de préceptes très assurés, tant pour guérir les maladies que pour les prévenir» (3: 821). Prévenir et guérir, deux mots-clés des textes cartésiens sur la médecine. Les sciences ne devraient pas seulement permettre à l'homme de maîtriser la nature mais aussi de maîtriser la maladie. Elles ont pour vocation de concourir au bonheur de l'homme. Toute l'oeuvre de Descartes est traversée par cette poursuite du bonheur. Ensuite il pose les notions essentielles à la connaissance du corps humain qu'il va décrire dans les parties suivantes, notions déjà mentionnées dans les oeuvres précédentes, à savoir

l'assimilation du corps humain à une machine (une horloge à ressorts et tuyaux), la chaleur du coeur et les esprits animaux. De plus, on ne peut comprendre et décrire le corps qu'en faisant la distinction entre ses fonctions et celle de l'âme (distinction reprise dans l'article 2 des *Passions de l'âme*). A l'encontre des traités médicaux de l'époque écrits pour des spécialistes, Descartes invite de nouveau le lecteur non initié, ne disposant que d'une connaissance très rudimentaire de l'anatomie, à lire son oeuvre «à cause que j'aurai soin d'y expliquer tout ce qu'il faut en savoir de plus particulier à mesure que j'aurai occasion d'en parler» (3: 823). Il n'y a donc qu'à progresser par degrés avec l'auteur pour trouver la vérité. Tout lecteur qui conduit bien sa raison et suit l'ordre des choses peut retrouver le chemin de l'auteur. Encore une fois, Descartes ne manque pas de souligner, pour peu qu'on utilise sa méthode, l'accessibilité universelle de son oeuvre. Enfin cette préface, à l'instar des précédentes, établit un pont entre l'oeuvre qu'elle introduit et la dernière oeuvre majeure de Descartes *Les Passions de l'âme*, dans laquelle Descartes déclare justement dans la préface «...mon dessein n'a pas été d'expliquer les passions en orateur, ni même en philosophe moral, mais seulement en physicien» (3: 949). C'est le même dessein qui avait présidé à la rédaction de *La Description du corps humain*.

Les préfaces cartésiennes sont comme les maillons d'une chaîne. A travers les mêmes thèmes et leurs variations, elles relient ce qui les précède à ce qui les suit. D'un texte à l'autre, elles fonctionnent comme des vases communicants. Non seulement elles éclairent et explicitent l'oeuvre mais aussi l'enrichissent pour former elles-mêmes un texte qui s'insère dans le tissu de l'oeuvre même.

Joseph Marthan
Stockton State College

Note

¹Et ce à plusieurs reprises, notamment I:XL, p. 97; II:X, p. 326 et III:VIII, p. 54.

Ouvrages Cités ou Consultés

- Alquié, Ferdinand, ed. *Descartes: Oeuvres philosophiques*. 3 vols. (Paris: Garnier, 1963-73).
- Barnett, Richard L., ed. *The Preface (Ouvertures, Prolégomènes, Préludes, Avis, Avant-propos...)*. Numéro spécial de *L'Esprit Créateur* 27.3 (1987): 1-104.
- Didier, Béatrice. «Plaisir et autobiographie: Réflexions sur une préface». *Europe* 697 (1987): 51-58.
- Dolet, Etienne. *Préfaces françaises*. Ed. Claude Longeon. (Genève: Droz, 1979).
- Kristeller, Paul Oskar. *Medieval Aspects of Renaissance Learning*. (Durham, NC: Duke UP, 1974).
- Montaigne, Michel Eyquem de. *Essais*. 5 vols. (Paris: Imprimerie Nationale, 1962-63).
- Morley, Christopher. *Shandigaff*. (New York: Doubleday, 1919).
- Paratextes*. Numéro spécial de *Poétique* 18.69 (1987): 1-127.